

Joanny Moulin

ÉLISABETH II

UNE REINE DANS L'HISTOIRE

Biographie



Flammarion

Extrait de la publication

Joanny Moulin

ÉLISABETH II

UNE REINE DANS L'HISTOIRE

« *You are simply the best of British.* » Ces mots de Tony Blair adressés à la souveraine du Royaume-Uni résument bien ce qu'est, à nos yeux, Élisabeth II : une icône.

Étrange destin pour une femme que sa naissance ne prédisposait pas à régner. L'abdication de son oncle Édouard VIII en 1936, en plaçant son père sur le trône, a fait d'elle l'héritière de la Couronne et l'a mise comme malgré elle, à dix ans, sur le devant de la scène. Elle ne l'a plus quitté.

Élisabeth II est devenue reine en 1952 : voilà soixante ans qu'elle incarne l'une des plus vieilles monarchies du monde. Churchill fut son mentor ; elle a côtoyé de Gaulle, Kennedy et Nehru ; elle a régné sur l'Angleterre des Swinging Sixties et des Beatles, sur celle de Margaret Thatcher et des Sex Pistols ; à l'époque de Barack Obama et de Vladimir Poutine, c'est toujours elle qui en occupe le trône.

Imperturbable, s'étant toujours efforcée malgré les brus capricieuses, les divorces retentissants et les intrusions de la presse à scandale de maintenir le prestige de la royauté, Élisabeth fascine. Lire aujourd'hui sa biographie, c'est traverser un siècle d'histoire britannique, et suivre les mutations profondes d'un peuple et d'une société ; c'est aussi tenter de découvrir la clé d'un mystère : comment a-t-elle pu demeurer à la fois si profondément anachronique et si absolument immuable ?

Spécialiste de littérature anglaise, Joanny Moulin est professeur à l'université de Provence (Aix-Marseille I). Outre des ouvrages sur divers poètes de langue anglaise, il est l'auteur de biographies de Darwin (Autrement, 2009) et de la reine Victoria (Flammarion, 2011).

Flammarion

Extrait de la publication

Élisabeth II

Joanny Moulin

Élisabeth II

Une reine dans l'histoire

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8403-6

Introduction

Une reine régnante ou un roi ne choisit pas son destin : son devoir est de l'accepter. Élisabeth II l'a éprouvé plus que nul autre, cela dès son enfance : elle avait 10 ans quand, en décembre 1936, l'abdication de son oncle Édouard VIII fit d'elle l'héritière du trône d'Angleterre, en y plaçant son père George VI. Édouard VIII avait préféré renoncer à la couronne plutôt qu'à épouser Wallis Simpson, une femme divorcée dont il était inconcevable qu'elle devînt reine d'Angleterre ; c'était en tout cas la raison officielle, mais il se pouvait qu'il y eût à cette révolution de palais d'autres motivations, plus obscurément politiques, et cet imbroglio créait un précédent qui allait hanter tout le règne d'Élisabeth II.

Il se révélait dans ces années-là, celles de l'enfance de « Lilibet », que la royauté anglaise était un pouvoir féminin : au Royaume-Uni, la Couronne est une mystique qui vient du fond des âges, et qui ne prend véritablement tout son sens que dans l'idée insubmersible d'une femme sur le trône. Avec l'accession d'Élisabeth II, le 6 février 1952, les Britanniques se sont rêvés en « nouveaux élisabéthains », comme si cette jeune souveraine de 26 ans eût été une sorte de réincarnation de la grande Élisabeth I^{re}, son règne s'annonçant comme un nouvel âge d'or, à l'instar du temps de Shakespeare, des humanistes et des grands navigateurs de la Renaissance qui fondèrent la fière nation protestante, à la naissance du capitalisme, et son empire planétaire, dont le Commonwealth se veut la glorieuse émanation.

Mondialement célèbre dès son enfance, Élisabeth, dont la première biographie parut quand elle n'avait que 4 ans,

suscitait les rêveries, et son caractère semblait présenter des ressemblances frappantes avec celui d'une autre grande reine : Victoria, qui monta sur le trône à 18 ans, le 20 juin 1837, et y demeura plus longtemps qu'aucun autre monarque britannique – 63 ans, 7 mois et 3 jours –, un record qu'Élisabeth II aura égalé le 10 septembre 2015. Figure de la souveraine pérenne, traversant invinciblement les époques, transcendant tous les aléas de la politique, dominant imperturbablement toutes les histoires de famille, incarnation royalement indémodable de la nation, Élisabeth II reçut en héritage les valeurs victoriennes par l'intermédiaire de sa grand-mère, la reine Mary, la femme de George V. La mère de Lilibet, bien qu'elle ne fût pas plus que la reine Mary une reine régnante, fut une autre de ces femmes exemplaires auxquelles la royauté britannique doit une part immense du respectueux amour que le peuple lui conserve, en dépit de toutes les critiques qu'il lui adresse.

L'histoire d'Élisabeth est celle de la relation complexe, pendant plus de quatre-vingts ans, entre une princesse, puis une reine, au destin extraordinaire et la multitude du peuple, changeante, turbulente, implacable ou attendrie. Au XX^e siècle, ce rapport s'établit principalement par le truchement des médias, colossal quatrième pouvoir par lequel la volonté du peuple prend corps à travers d'infinis remuements : Élisabeth a su les utiliser, avec la sagesse taciturne qui la caractérise, pour nouer un lien personnel avec ses contemporains. Elle n'avait que 14 ans lorsque sa voix aiguë, dont la douceur fait la force, résonna pour la première fois sur les ondes de la radio, promettant la victoire aux enfants dispersés par la guerre ; elle n'en avait que 16 quand elle parla au monde entier, en direct du Cap, en Afrique du Sud, pour prêter le serment de consacrer sa vie au service de la nation. Plus tard, il lui fallut apprivoiser la télévision, dont l'œil cyclopéen de la caméra la pétrifia longtemps, mais qui lui offrit une tribune incomparable pour s'adresser chez eux à ses compatriotes réunis en famille pour les fêtes de Noël. Et puis, évidemment, elle dut compter avec la presse écrite, puissante en Grande-Bretagne plus qu'ailleurs, avec ses tabloïds insolents, certains d'entre eux animés d'un

Introduction

farouche parti pris antimonarchiste, mais dont la gouaille se retourne aussi vivement qu'une opinion volage, finalement moins désireuse de renverser les institutions que d'en faire bouger les lignes sous ses coups de boutoir. Le règne d'Élisabeth aura été celui des médias où se tisse, jour après jour, le roman national, les incessantes joutes de l'information culminant dans ce combat des reines où l'entraîna Diana, « princesse du peuple », jusqu'au psychodrame collectif de sa mort tragique en 1997.

Depuis la petite enfance de Lilibet, les biographes n'ont pas cessé d'écrire et de récrire le récit de sa vie. Ce livre veut faire le portrait d'Élisabeth II dans l'Histoire, mais une Histoire vive, qui n'en finit pas de s'écrire, une Histoire dont les miroitements sont plus aveuglants à mesure qu'elle est plus moderne et que l'on s'approche de ce front de l'actualité où le manque de recul et l'abondance des affects troublent la vision des faits. La vérité d'une personne est un monde privé où nul n'a le droit d'entrer par effraction, celle d'un monarque est aussi nimbée de secret d'État, et de surcroît Élisabeth II est une femme très mystérieuse. Cet ouvrage ne recèle donc pas autre chose que des faits attestés, et s'astreint à une distance plus pudique à mesure qu'il approche du temps présent. Il s'essaie à décrire la vie de la reine comme le lieu mouvant où convergent et foisonnent celles des nombreuses personnes de son entourage, parents, amis, ministres, célébrités ou agents obscurs, dans un entrelacs de biographies qui se nouent et se dénouent, chaque histoire individuelle participant à la trame de l'Histoire et de la société qui la façonnent.

PREMIÈRE PARTIE

Lilibet

Dans le Grand Parc de Windsor, près de Royal Lodge, se nichait depuis le printemps 1932 une chaumière miniature, comme une grande maison de poupées toute neuve, avec des fenêtres blanches à petits carreaux, un toit de chaume ondulant en trois vagues au-dessus de celles du premier étage. Le nom de ce *home* britannique de poche était inscrit sur le linteau de la porte d'entrée : *Y Bwthyn Bach* ; « la petite maison » était un cadeau du peuple de Galles à la princesse Élisabeth d'York pour son sixième anniversaire. L'intérieur de cette maisonnette où un adulte ne pouvait entrer qu'en courbant très bas l'échine était équipé d'un ameublement à échelle réduite et de tout le confort moderne : une cuisine avec sa panoplie d'ustensiles et l'eau courante, une salle de bain et deux chambres d'enfant à l'étage, une cheminée, un poste de TSF qui captait la BBC, une bibliothèque où trônaient les œuvres complètes de Beatrix Potter en anglais et en gallois. Un petit aspirateur complétait efficacement la panoplie, pelle et balayette, que la comtesse d'Airlie, dame de compagnie, avait offerte à l'aînée des deux sœurs pour son troisième Noël. Le tout était maintenu dans un état de propreté exemplaire par les deux poupées à boucles blondes, toujours vêtues à l'identique, qui s'y affairaient en bonnes ménagères : Élisabeth, qui s'était surnommée elle-même Lilibet en prononçant ses premiers mots, et sa cadette de quatre ans Margaret Rose.

« Je l'appellerai Bud, avait déclaré Lilibet.

— Pourquoi Bud ? demanda Lady Cynthia Asquith, biographe d'Élisabeth Bowes-Lyon et amie de la famille.

— Eh bien, elle n'est pas encore une vraie rose, n'est-ce pas ? Mais seulement un bouton ¹. »

Au-dessus de l'âtre était accroché un portrait, par Miss Sybil Charlotte Williams, peintre galloise, de madame leur mère, que les journaux aimaient appeler « la souriante duchesse ». Lady Élisabeth, née Bowes-Lyon, était devenue duchesse d'York en épousant le prince Albert, second fils du roi George V et de la reine Mary. C'était de haute lutte que Bertie avait fait la conquête de cette jeune aristocrate écossaise, qui avait grandi au château de Glamis, hanté par des fantômes bien plus réels encore que le souvenir de Macbeth, et dont la vertu et le stoïcisme n'avaient d'égal que l'inoxydable joie de vivre. Élisabeth avait par deux fois refusé sa main au prince, le contraignant à lui prouver la profondeur et la constance de ses sentiments par une cour assidue de deux années. Loin s'en fallait pourtant qu'elle ne rendît pas son amour à Bertie, qui cachait sous le handicap d'un sévère bégaiement une immense noblesse d'âme. Mais Élisabeth avait une conscience très aiguë des sacrifices qu'elle devrait consentir et des devoirs qui lui incomberaient si elle entrait dans la famille royale. Elle pouvait aisément imaginer une existence moins ennuyeuse que cette sempiternelle inauguration des chrysanthèmes. Élisabeth ne manquait pas de prétendants, et sa famille laissait volontiers à d'autres le snobisme d'être éblouie par la perspective d'un mariage princier. « À ce que je vois, disait sa mère Cecilia, certaines personnes veulent qu'on leur donne de la royauté comme les lions de mer du poisson ². »

Pourtant, en janvier 1923, le duc d'York informa ses parents du succès de sa troisième demande par un télégramme : « *All right. Bertie.* » La réticence de cette petite femme gironde, sans beauté superflue, qui n'avait de primesautier que son irrésistible sens de l'humour, l'avait rendue précieuse aux yeux de la famille royale. À l'évidence, ce n'était pas à la légère qu'Élisabeth donnait sa foi à Bertie le bégue, ombre timide et terne de son frère aîné David, le brillant prince de Galles qu'idolâtrait la presse mondaine. Bientôt on vit le roi George V, qui menait ses enfants à la baguette, en rude officier de la Navy qu'il entendait

bien demeurer, avoir des indulgences inouïes pour cette belle-fille enjouée. Lui qui passait inexorablement à table montre en main, un jour qu'elle s'excusait d'arriver affreusement tard pour le lunch : « Vous n'êtes pas en retard, ma chère, lui dit-il à la surprise générale, nous nous sommes probablement attablés avec deux minutes d'avance ³. »

Le soutien le plus fort, bien que des plus discrets, qu'Élisabeth trouvât chez les Windsor était à n'en pas douter celui de la reine Mary, qui voyait en elle une perle rare : une femme de sa sorte. Sa Majesté éprouvait pour sa belle-fille une affectueuse approbation très semblable à celle que Victoria avait eue pour elle. Depuis le début de leur règne en 1910, le roi George V et la reine Mary avaient connu des temps inquiétants pour l'avenir de la monarchie. Pendant la Première Guerre mondiale, la reine Mary avait entrepris de convaincre le pays que la famille royale était « comme tout le monde », affichant un style de vie austère, se contentant de repas frugaux, renonçant à l'alcool pour la durée des hostilités. La reine faisait sans relâche la tournée des hôpitaux, ne rechignant pas à soigner elle-même les blessés. Le roi traversait régulièrement la Manche pour aller soutenir le moral des troupes ; il avait même reçu une blessure, un jour que son cheval, effrayé, l'avait désarçonné.

En 1917, George V avait jugé nécessaire d'apaiser le sentiment national en adoptant pour la maison du Royaume-Uni le nom très anglais de Windsor, au lieu du trop allemand Saxe-Cobourg-Gotha. Il avait du même coup aboli tous ses titres de noblesse allemands, ainsi que ceux de tous les membres de la famille royale, proches parents et cousins éloignés, qui avaient dû eux aussi, le cas échéant, changer leurs noms germaniques pour des patronymes à consonance britannique. Puis la révolution russe avait réservé un sort édifiant au tsar Nicolas II et à la tsarine Alexandra Fiodorovna, cousine germaine de George V, ainsi qu'à leur famille. Pourtant, si la Grande Guerre avait sonné le glas de plus d'une monarchie en Europe, elle avait plutôt renforcé la Couronne britannique, grâce aux assauts de patriotisme du couple régnant.

Assurément, le siècle n'était pas propice aux têtes couronnées, qui ne parviendraient peut-être à se maintenir, y compris dans

les paisibles îles Britanniques, qu'à condition d'adopter une conduite exemplaire. C'était un point sur lequel le roi George et la reine Mary, au soir de leur vie, désespéraient de faire entendre raison au prince de Galles. Édouard – David pour ses intimes, sans doute parce que ce prénom était celui du saint patron du pays de Galles – préférait s'étourdir de fêtes comme à la Belle Époque, s'entourant d'un aréopage mondain, cosmopolite et fastueusement snob. Loin de songer encore à prendre femme pour assurer sa descendance, il s'employait à mériter sa réputation de collectionner assidûment celles des autres.

Édouard VII, dont son petit-fils David croyait pouvoir imiter en d'autres temps la folle jeunesse, avait exprimé sur son lit de mort la crainte que son fils George ne fût le dernier roi d'Angleterre. La même appréhension étreignait George V quant à son propre successeur. La pérennité de la Couronne britannique était étroitement liée au caractère du monarque : Édouard VII, qui s'était longtemps opposé aux convictions de ses parents, en convenait sur ses vieux jours. Comme Victoria avant lui, il tenait en haute estime les vertus de sa belle-fille, au point qu'il avait ordonné que Mary eût accès aux « boîtes rouges » renfermant les documents que le souverain échange avec son gouvernement. À l'instar de Victoria et Albert en leur temps, George et Mary occupaient très conjugalement le trône, convaincus de la nécessité pour la famille royale de demeurer un parangon des valeurs traditionnelles.

Moins de deux semaines après la naissance à Londres, le 21 avril 1926, de la princesse Élisabeth d'York, les organisations syndicales, appuyant la mobilisation des mineurs contre les baisses de salaire et l'allongement des heures de travail, déclenchèrent la première grève générale que le Royaume-Uni eût jamais connue.

« Satanée bande de révolutionnaires ! s'exclama Lord Durham, gros propriétaire de charbonnages, en présence du roi aux courses de Newmarket.

— Essayez donc de vivre sur leur paye, avant de les juger ! » lui rétorqua publiquement George V⁴.

Les mines, le gaz et l'électricité, l'industrie lourde, les chemins de fer, les transports, le bâtiment et l'imprimerie étant

paralysés, l'état d'urgence fut déclaré, des tanks roulèrent dans les rues de Londres et des troupes furent déployées dans les régions sensibles du pays de Galles, du Yorkshire et de l'Écosse. Mais il apparut très vite que ce vieux pays, dont les institutions démocratiques remontaient à la Glorieuse Révolution de 1688, avait développé de sérieux anticorps à la guerre des classes. Nombre de citoyens ordinaires, étudiants, retraités, hommes et femmes, tout en professant leur sympathie pour la juste cause des mineurs en grève, se portèrent spontanément volontaires pour conduire les camions et les bus, distribuer le courrier, et prêter main-forte au maintien de l'ordre public. Il ne fallut pas trois jours pour que grévistes et policiers ne trompassent l'ennui en s'affrontant, certes, mais au football. Au bout d'une semaine, les syndicats jetaient l'éponge sans avoir rien obtenu. Tout indiquait que la nation britannique était déterminée à ne conquérir le progrès social que par l'interminable chemin sinueux de ses institutions parlementaires.

En 1929, les travaillistes accédèrent au pouvoir par la voie des urnes pour la deuxième fois de l'Histoire, sous la houlette de Ramsay MacDonald. Mais la crise économique, contrecoup du krach de Wall Street, frappa la Grande-Bretagne et frustra les aspirations de la classe ouvrière. En 1931, sur le conseil de Sa Majesté, le Premier ministre travailliste Ramsay MacDonald acceptait de former un gouvernement d'union nationale avec le conservateur Stanley Baldwin, et se voyait exclu du Labour Party pour « trahison ». Tandis que la livre sterling, dévaluée de 30 %, abandonnait l'étalon or, le roi George V décida de réduire de moitié la « liste civile » des émoluments que l'État versait annuellement à la famille royale, au grand dam de l'héritier présomptif qui lui téléphona de sa villégiature de Bayonne pour s'indigner de cette décision.

Vraiment, David ne comprenait rien au sens de l'Histoire. Son secrétaire particulier avait démissionné pour protester contre son comportement irresponsable. C'était un point de vue que le peuple semblait partager avec George V et la reine Mary, lesquels reportaient leur affection sur les York, qui par leur modeste vie bourgeoise faisaient de plus en plus figure de famille modèle. La reine Mary et la duchesse d'York étaient

particulièrement sensibles à l'intérêt soutenu du public pour la princesse Élisabeth. Car elle avait cette façon charmante, et un peu comique chez une enfant si jeune, de faire avec une grâce spontanée ce qu'on attendait d'elle. N'était-il pas touchant de la voir rendre le salut des gardes qui claquaient du talon quand elle arrivait au palais ? Comme cela faisait rire la foule massée derrière les grilles, Lilibet se retournait pour lui faire très majestueusement signe de la main, et récoltait d'affectueuses acclamations. La bien-aimée reine Mary, la souriante duchesse d'York et la ravissante petite princesse Élisabeth formaient comme une lignée royale féminine, où l'imagination pouvait aisément lire la promesse du retour prochain d'un de ces âges d'or qu'avaient été les règnes d'Élisabeth I^{re} et de Victoria. D'ailleurs, comment ne pas remarquer, dans le caractère bien affirmé de Lilibet, des traits fort semblables à ceux de la jeune Victoria ? « C'est un personnage, disait Winston Churchill après l'avoir rencontrée pour la première fois à Balmoral en 1928 : elle a un air d'autorité et de réflexion surprenant chez une enfant si jeune ⁵. »

Quantité de cadeaux, poupées et autres jouets arrivaient quotidiennement au 145 Piccadilly, domicile londonien des York. Quelques-uns seulement étaient exposés dans une vitrine, tous les autres étaient régulièrement offerts, par le biais de patronages, à des enfants de mineurs, aristocratie de la classe ouvrière. « Cela m'effraie presque, disait la duchesse d'York, que les gens aiment tellement Élisabeth ⁶. » Mais la reine Mary elle-même encourageait cet engouement, entendant bien saisir la chance qu'il représentait pour l'avenir de la monarchie. Les dames de compagnie étaient autorisées à publier des articles sur la vie des princesses d'York dans les journaux populaires et les magazines féminins. Ainsi l'on avait été ravi d'apprendre que le roi George V appelait l'aînée de ses petites-filles Lilibet, et que ce monarque sévère, qui n'avait jamais permis à ses propres enfants de lui parler à moins qu'il ne leur eût d'abord adressé la parole, laissait la jeune princesse grimper sur ses genoux à sa guise et lui tirer la barbe en l'appelant « Grandes Oreilles ». Des journalistes choisis étaient invités à Buckingham Palace ou au château de Windsor pour y observer des scènes de la vie quo-

tidienne des princesses. La reine Mary alla jusqu'à susciter le tournage d'un film qui faisait le portrait des York en famille modèle. Dès 1928, la duchesse d'York avait autorisé Lady Cynthia Asquith à publier sa propre biographie. Deux ans plus tard, peu de temps après la naissance de sa sœur Margaret Rose le 21 août 1930, paraissait la première biographie d'Élisabeth. *L'Histoire de la princesse Élisabeth*, « racontée avec l'autorisation de ses parents » par une certaine Anne Ring, illustrée de nombreuses photogravures, cultivait d'emblée le parallèle avec l'enfance de la reine Élisabeth I^{re} : « Il y a près de quatre cents ans, à Woodstock, au cœur feuillu de l'Oxfordshire, une petite princesse Élisabeth jouait avec sa poupée de bois... »

Populaire dès sa naissance, Lilibet devint très vite une célébrité mondiale, disputant la vedette à Shirley Temple, l'enfant star du cinéma hollywoodien. Aux États-Unis comme en Grande-Bretagne et dans les pays du Commonwealth, des millions de fillettes portaient des vêtements semblables à ceux de Lilibet et dormaient dans des chambres décorées dans les mêmes tons jaune poussin, fauve et rose qu'affectionnait la gracieuse duchesse Élisabeth d'York.

En dépit du mythe que s'efforçaient de construire sa mère et sa grand-mère, Lilibet n'était pas tout à fait une petite fille comme les autres. Le Lord Chamberlain, l'un des fonctionnaires de plus haut rang dans la maison royale, eut l'occasion de s'en rendre compte un beau matin, en croisant l'adorable enfant dans un couloir du palais.

« Bonjour, petite lady ! lui dit-il gentiment.

— Je ne suis *pas* une “petite lady”, répliqua la chipie d'un air pincé, je suis la princesse Élisabeth ⁷. »

Quelques instants plus tard, Sa Majesté la reine Mary frappait humblement à la porte de M. le comte de Cromer, Lord Chamberlain, et entraînait en tenant sa petite-fille par la main.

« Je vous présente la princesse Élisabeth, lui dit-elle, qui espère un jour devenir une lady. »

Table

Introduction	7
Lilibet	11
Sa Majesté la reine Élisabeth II.....	107
<i>The Best of British</i>	239
Épilogue	333
<i>Arbre généalogique</i>	340
<i>Notes</i>	343
<i>Bibliographie</i>	353

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000489.N001

Dépôt légal : mars 2012